

Un patrimoine historico-environnemental : les forêts pastorales dans les Pyrénées

Jean-Paul Métaillé

Citer ce document / Cite this document :

Métaillé Jean-Paul. Un patrimoine historico-environnemental : les forêts pastorales dans les Pyrénées. In: Paysages, territoires et aménagements dans le Sud de la France. Actes du 126^e Congrès national des sociétés historiques et scientifiques, « Terres et hommes du Sud », Toulouse, 2001. Paris : Editions du CTHS, 2005. pp. 33-47. (Actes des congrès nationaux des sociétés historiques et scientifiques, 126-10);

https://www.persee.fr/doc/acths_1764-7355_2005_act_126_2_987

Fichier pdf généré le 09/07/2021

Un patrimoine historico-environnemental : les forêts pastorales dans les Pyrénées

Jean-Paul Métailié

Le pastoralisme, un des fondements du paysage forestier en Europe

Pastoralisme et forêt sont des termes généralement considérés comme antinomiques. Dans l'imagerie de la nature forestière, qui a été largement construite depuis le XIX^e siècle par les forestiers et relayée par de nombreuses publications, l'enseignement, les médias, etc., les bergers et les troupeaux sont présentés comme des ennemis irréductibles de la forêt, des facteurs de dégradation tout au long de l'histoire et de par le monde. Une telle représentation des relations entre sociétés pastorales et forêt est caricaturale et se base sur les situations de surexploitation et de crise, qui ont été connues en Europe aux XVIII^e-XIX^e siècles et marquent aujourd'hui certaines régions semi-arides. Dans ces contextes historiques particuliers, les conflits aigus pour la propriété et l'utilisation de la ressource, entre les éleveurs et les administrations forestières ou les propriétaires, ou bien entre communautés agropastorales elles-mêmes, ont souvent provoqué pillages et dévastations qui ont accrédité la thèse du berger ennemi de l'arbre.

Cette représentation ne prend pas en compte le fait que, dans la plus grande partie de l'Europe, l'histoire des ressources forestières a été dominée au cours des derniers siècles par les nécessités de la production animale. Le long passé des usages agro-sylvo-pastoraux a construit la majorité des boisements et profondément marqué leur physionomie, surtout dans les montagnes mais aussi dans toute la région méditerranéenne. La conception de la ressource forestière dans les sociétés agropastorales a toujours été fort différente de celle des ingénieurs forestiers : elle obéissait à une logique de production intégrée. Dans ce système, ce n'est pas l'arbre, la forêt que l'on exploite ou que l'on

protège, mais un ou des usages; l'arbre n'a pas de valeur en soi, il est intégré dans un système global d'utilisation du territoire. Dans cette logique, la production ne fait pas appel à des techniques sylvicoles ou de type agricole, mais bien plus à des pratiques d'activation des ressources, qui sont basées sur une connaissance empirique très précise de l'environnement local et des rythmes phénologiques (Moreno, Poggi, 1996; Rackham, 1996), qui guident l'organisation saisonnière de l'exploitation¹.

Un tel mode de gestion est contradictoire avec celui de la gestion forestière, qui cherche la production optimale de bois en fonction du marché, dans une optique à moyen et long terme. Les formes forestières qui en découlent sont très contrastées : on peut opposer d'un côté la futaie régulière ou jardinée des forestiers, productrice de bois longs, souvent monospécifique, et de l'autre côté le taillis pastoral des éleveurs, clairsemé, avec des espèces variées, des arbres d'émonde et produisant du petit bois. Mais le mode paysan de gestion de la forêt n'est pas uniquement pensé dans le court terme, et il existe une gradation large entre le simple taillis pâturé et les espaces sylvopastoraux élaborés, comme les châtaigneraies (sur propriétés privées ou collectives), qui rejoignent dans leur complexité le mode de construction du paysage agraire. Il faut ajouter que, pendant longtemps, beaucoup de ces formations sylvopastorales ont été aussi des espaces de cultures temporaires.

Aujourd'hui, dans un contexte de moindre tension sur l'espace, les pratiques sylvopastorales retrouvent un intérêt qui leur a été longtemps nié. Les effets de ces pratiques sont appréciés à partir de nouveaux points de vue, qu'il s'agisse de la biodiversité, du paysage ou du patrimoine historico-environnemental. La biodiversité est supérieure dans les forêts non exploitées et pastoralisées, car l'absence de gestion sylvicole crée une mosaïque végétale complexe, tant au niveau spatial (juxtaposition de faciès d'âges différents, présence de chablis, de clairières) qu'au niveau de la composition du peuplement qui est pluristratifié; les niches écologiques, les habitats y sont beaucoup plus diversifiés que dans les forêts régularisées². L'existence de vieux arbres, généralement absents dans les forêts gérées, est aussi un facteur important : les «arbres vétérans», individus hors norme par leur âge et leur forme, comme les vieux arbres têtards qui ont été étudiés par les chercheurs anglo-saxons, représentent des individus clés pour la perpétuation de certaines faunes (notamment entomologiques) ou flores (champignons); de plus, ils constituent aussi des éléments paysagers originaux et emblématiques de certaines régions³.

Enfin, les constructions sylvopastorales ont retrouvé depuis peu une légitimité fonctionnelle : après des décennies de déprise rurale et d'enfrichement, la relance de l'élevage et des transhumances dans diverses régions, notamment dans la zone méditerranéenne, a donné un nouvel intérêt économique et straté-

1. D. Moreno, G. Poggi, «Storia delle risorse...», *L'uomo e la foresta*, Florence, 1996, p. 635-653 ; O. Rackham «Forest history of countries...», *L'uomo e la foresta, op. cit.*, p. 297-326.
2. D. Carbiener, *Les arbres qui cachent la forêt*, Aix-en-Provence, 1995.
3. H. J. Read, dir., *Pollard and veteran tree management*, Londres, 1996.

gique aux pâturages boisés. Dans le cadre de la défense des forêts contre l'incendie, on a redécouvert des évidences : le rôle du troupeau comme outil de débroussaillage, et l'intérêt de fractionner les boisements pour diminuer les risques d'incendie, ralentir leur propagation et faciliter l'intervention des services de secours⁴. Alors que depuis un siècle les forestiers s'étaient évertués à séparer troupeaux et forêts, le nouveau concept du sylvopastoralisme méditerranéen se traduit par le développement du pâturage sous forêt et même... sur la forêt, puisqu'il s'agit de l'éclaircir, au besoin en introduisant des chèvres, bétail jusque-là impitoyablement condamné et pourchassé. Dans la montagne pyrénéenne, de nombreux pâturages, aussi bien d'estive que de demi-saison, incluent en fait des aires étendues de forêts et de clairières, où l'on trouve des faciès pastoraux très riches surtout utilisés par les bovins.

La construction des forêts pastorales dans les Pyrénées

Des forêts non gérées, mais très réglementées

Dans les chartes et coutumes médiévales, documents les plus anciens dont on dispose dans les Pyrénées, l'usage des forêts tel qu'il est concédé aux communautés apparaît très libéral. En Ariège, par exemple, les chartes concédées jusqu'à la fin du XIII^e siècle, que ce soit dans le Couserans ou le comté de Foix, octroient toutes un droit d'usage illimité sur les bois, eaux et montagnes. Semblable libéralité se retrouve dans les coutumes de vallées des Pyrénées centrales et occidentales, sur les deux versants. Le phénomène n'est pas spécifique aux Pyrénées, mais il fut ici d'une très grande force, lié à un mode de vie basé sur l'appropriation collective, spécialement dans l'ouest de la chaîne⁵. En apparence, la forêt constitue alors un espace inépuisable dont il n'apparaît nécessaire à personne de codifier explicitement l'exploitation, au sens forestier du terme⁶.

Mais cette reconnaissance de droits illimités ne signifie pas absence de règles internes, au contraire, et l'on peut déduire le mode d'exploitation des forêts à partir des coutumes pastorales. Ce n'est que tardivement, à partir du XIV^e siècle, que les communautés se sont préoccupées de formaliser leurs coutumes, surtout pour affirmer leurs «droits immémoriaux» contre les seigneurs ou l'État. Les droits d'usage et règlements qui sont alors mis sur le papier expriment donc des traditions très anciennes, dont une des plus fortes est la mise en défens, le *bédat*, la *devesa*, destinée avant tout à protéger d'une

4. Voir *Forêt méditerranéenne*, XI-3, 1989, p. 185-276. Numéro spécial : «Élevage et espaces boisés dans la région méditerranéenne».

5. H. Cavaillès, *La vie pastorale et agricole...* Paris, 1930 ; Th. Lefebvre, *Les modes de vie dans les Pyrénées atlantiques orientales*, Paris, 1933 ; M. Chevalier, *La vie humaine dans les Pyrénées ariégeoises*, Tarascon, 1980.

6. Ce n'est que dans les zones de métallurgie ancienne (comme les Pyrénées catalanes ou quelques vallées ariégeoises), où le prélèvement pour le charbon de bois est intense, que les seigneurs et communautés se préoccupent dès le Moyen Âge de protéger certaines forêts ou même certaines essences ; voir V. Izard, *Les montagnes du fer*, Toulouse, 1999.

surcharge pastorale les montagnes les plus convoitées. Le droit de prononcer le bédât a été revendiqué très tôt par les communautés face à l'autorité seigneuriale, et l'application en était d'autant plus stricte qu'elle était symbolique de leur autonomie. Le For de Béarn de 1279 mentionne ainsi la pratique du défens, ainsi que diverses chartes en Ariège au début du ^{xiv}^e siècle. Le règlement de la vallée de Barèges (Hautes-Pyrénées), en 1319, est également très précis sur ce point, répartissant les pacages entre les communautés et détaillant les dates d'accès⁷.

Le bédât était de deux sortes : permanent et saisonnier ; le bédât permanent interdisait en toutes saisons l'accès des troupeaux à certains quartiers, qui étaient en fait les bois de réserve de la communauté. De nombreuses forêts portent d'ailleurs le nom de bédât ou devesa dans toutes les Pyrénées. Le bédât saisonnier était uniquement à vocation pastorale ; il régissait le circuit du bétail sur l'ensemble du territoire, boisé ou en pâturage, en fermant ou ouvrant les montagnes aux différents troupeaux, selon des dates fixes ou bien variables en fonction de l'état de la végétation. Son application était obligatoire pour tous les usagers, qui ne pouvaient pas choisir leur pâturage ou la date de montée en estive de leur bétail⁸.

Un espace boisé structuré par le pastoralisme

Si l'on considère un territoire valléen fictif, qui concentre la plupart des éléments de la montagne pyrénéenne, il peut être présenté comme suit, des deux côtés de la chaîne :

- à l'entrée de la vallée, entre 500 et 1000 mètres d'altitude, se trouvent le ou les villages, et les cultures, au milieu de forêts de basse montagne ; les boisements sont constitués de chênes et de hêtres sur le versant atlantique, de chênes et de pins sur le versant méditerranéen. Bocages privés et forêts collectives s'interpénètrent ;
- au-delà, on rencontre sur plusieurs kilomètres une vaste zone de forêt montagnarde, étagée sur des versants de 800 jusqu'à 1800 mètres d'altitude ; c'est le domaine de la hêtraie-sapinière côté atlantique, de la pinède à *Pinus sylvestris* avec du sapin, côté Méditerranée ;
- au-dessus de la limite naturelle de la forêt montagnarde se trouve un ensemble de forêts subalpines à *Pinus uncinata*, de landes et de pelouses, jusqu'à des altitudes de 2300-2400 mètres. Il faut noter que le pin à crochets disparaît vers l'ouest à partir du massif d'Anie, à la limite du Pays basque. Dans les zones de limite supérieure de la forêt, les boisements prennent naturellement un aspect de forêt-parc propice au pastoralisme.

L'exploitation de l'espace, les transformations induites de la forêt et les différents faciès sylvopastoraux que l'on va rencontrer obéissent à la logique annuelle de déplacement des troupeaux.

Pendant toute la période automne-hiver-premier printemps, l'ensemble des troupeaux a un besoin vital des zones aux alentours du village, en raison du

7. H. Cavailles, *op. cit.* ; M. Chevalier, *op. cit.*

8. H. Cavailles, *op. cit.*

manque chronique de réserve fourragère. La crise fourragère étant particulièrement aiguë au printemps (mars-avril), le pâturage en forêt était intense à cette période de croissance de la végétation des sous-bois et des semis d'arbres. Le pâturage de proximité était aussi le fondement de l'indispensable transfert de fertilité, les troupeaux revenant le soir pour être parqués sur les cultures et les fumer. Les forêts étaient également pâturées par les porcs, qui représentaient parfois un élevage considérable dans les vallées : en Catalogne, ils composent une grande part des redevances médiévales; en Soule, Froidour constate au XVII^e siècle qu'ils constituent l'essentiel de la richesse de la vallée; dans les Pyrénées centrales, jusqu'au XIX^e siècle, de nombreuses communes menaient un troupeau communal pouvant aller jusqu'à une centaine de porcs, dans des forêts qui recevaient déjà au moins un bovin et deux ou trois ovins à l'hectare, par exemple en vallée de Bareilles, dans les Hautes-Pyrénées⁹. Il était fréquent que les porcs soient conduits en estive en même temps que les autres troupeaux, système qui est encore en vigueur en Corse).

Cet ensemble de pratiques a généralisé la création, certainement très précoce (dès l'âge du Bronze ou l'Antiquité?), de *bas-vacants* sur les versants proches des villages. Il n'a pas pour autant entraîné la destruction de la forêt, mais l'a restructuré complètement, en favorisant le chêne au détriment des autres espèces (*Quercus petraea* et *Q. pedunculata* sur le versant atlantique, *Q. toza* et *Q. lusitanica* s'ajoutant dans la partie occidentale; *Q. pubescens* et *Q. ilex* sur le versant méditerranéen). La chênaie fournit non seulement les glands pour les porcs, mais elle est très adaptée au pastoralisme en raison de son sous-bois important et de la résistance des arbres à l'abrouissement comme au feu : passées les premières années de survie, les jeunes pousses arrivent à former des cépées quasiment indestructibles. Les chênes à feuilles marcescentes peuvent être aussi utilisés comme arbres fourragers pendant l'hiver. Par ailleurs, le bois de chêne était particulièrement recherché pour la fabrication d'outils et pour la charpente. Partout dans les Pyrénées, c'était une des seules forêts que les communautés valléennes veillaient à protéger jalousement, même lors des temps de crises de bois aigüés¹⁰.

La forêt pyrénéenne de chênes apparaît au travers des usages, historiquement connus ou maintenus jusqu'à nos jours, comme une forêt paysanne cultivée, une véritable forêt fruitière, très ancienne. La physionomie induite par l'exploitation est celle d'une forêt claire, les arbres étant souvent conduits en têtards pour permettre émondage et récolte de petit bois. Cette gestion a perduré jusqu'au XX^e siècle par endroits, et les forêts de têtards et d'«arbres-candélabres» du Pays basque sont encore nombreuses, bien que les formes en soient aujourd'hui vieilles. Le système est encore bien vivant en Espagne dans les *dehesas* de Castille et d'Estremadura.

9. P. Bonnassie, *La Catalogne au tournant de l'an mil*, Paris, 1990 ; Th. Lefebvre, *op. cit.* ; J.-P. Métaillé, «La forêt paysanne dans les Pyrénées centrales», *Revue géogr. Pyrénées Sud-Ouest*, 1984, 55, (2), p. 231-238.

10. J.-P. Métaillé, *op. cit.*

Au printemps, en mai-juin, les troupeaux qui ont hiverné montent en estive, rejoints par les transhumants locaux. La montée n'est pas immédiate : le troupeau stationne surtout à cette époque sur les *vacants intermédiaires*, ou *pastos de transito*, qui sont forcément situés sur une *soulane*, là où le déneigement et le développement de la végétation sont les plus précoces. L'impact sur la forêt est ici très fort, car le besoin de pâturage est pressant : le déboisement et l'entretien par le feu sont faciles sur ces versants secs et ensoleillés ; de plus, le bétail pâture dans les sous-bois à une période de fragilité des pousses. Il est probable que, dès le Moyen Âge, on a eu des peuplements dégradés et très clairsemés sur la continuité de ces versants, de 1000 mètres d'altitude jusqu'à la limite théorique de la forêt. Certaines grandes soulanes, nœuds des transhumances locales et objets de conflits anciens entre les communautés, sont certainement déboisées depuis plus longtemps encore, peut-être là aussi depuis l'âge du bronze ou l'Antiquité (Galop, 1998 ; Davasse, 2000).

Les peuplements forestiers pouvaient donc être localement très dégradés ou anéantis, mais ces espaces n'en étaient pas moins strictement soumis à la règle du bédât, car ils étaient parmi les plus précieux au niveau pastoral. On y retrouve les mêmes physionomies que dans les chênaies pastorales, mais ici ce sont les hêtres qui dominent dans cet étage de végétation ; le hêtre tolère très bien l'émondage et la conduite en taillis, de même qu'il peut résister à une forte pression de pâturage. On rencontre encore aujourd'hui, surtout dans les vallées des Pyrénées occidentales, de nombreux boisements dispersés de vieilles cépées de taillis, de têtards (fig. 1) et de ce qui est localement appelé



Figure 1 – Forêt pastorale de hêtres têtards en Pays basque ; les arbres n'ont pas été émondés depuis au moins vingt ans, la strate herbacée a en grande partie disparu. (Cliché J.-P. Métaillé, 1999.)

11. D. Galop, *La forêt, l'homme et le troupeau*, Toulouse, 1998 ; B. Davasse, *Forêts, charbonniers et paysans dans les Pyrénées de l'Est*, Toulouse, 2000.

«hêtres pommiers» en raison de leur forme en boule. Le sapin est généralement chassé par les pratiques pastorales, car il résiste mal au feu et à l'abroustissement, et se trouve rapidement remplacé par le hêtre sur le versant nord de la chaîne, le pin sylvestre ou le pin à crochets sur le versant sud. Mais il peut résister dans certains secteurs d'ombrée humide, où l'on voit alors se créer des sapinières pastorales, aux arbres dispersés et bas-branchus, parfois même émondés (le feuillage était apprécié des bovins). Dans les Alpes, où les résineux sont plus abondants, ce type de peuplement sylvopastoral était fréquent jusqu'au début du xx^e siècle (fig. 2).

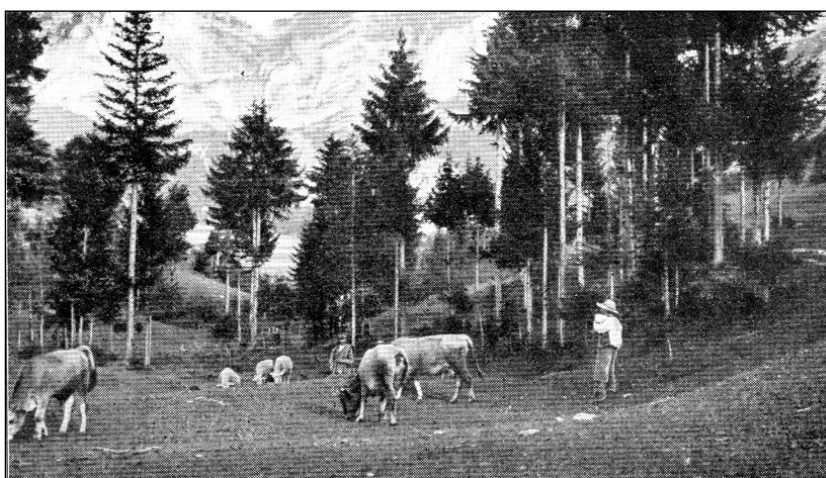


Figure 2 – Sapinière pastorale en Savoie au début du siècle. Cliché F. Briot, dans *Les Alpes françaises : nouvelles études sur l'économie alpestre*, 1907. *Les sapins sont émondés comme des feuillus, leur feuillage étant consommé par les bovins.*

En été, le troupeau passe sur l'estive, qui est ouverte en général en juillet tandis que les vacants intermédiaires sont fermés jusqu'à l'automne. L'estive est généralement au-dessus de la forêt montagnarde, entre 1700 m et 2400 m, dans l'étage théorique de la forêt et des landes ou pelouses subalpines. À cette altitude, les éleveurs ont procédé à un déboisement progressif et à un abaissement de la limite supérieure de la forêt, qui est une pinède à *Pinus uncinata* dans le domaine subalpin, peuplement où le feu est facile, ou bien une sapinière (au-dessous de 1900 m) dans l'étage montagnard. Le déboisement intensif semble tardif, à partir des xvi^e-xvii^e siècles, dans la majeure partie des Pyrénées, car les pinèdes subalpines clairsemées sont en effet facilement pâturables, et il n'est pas nécessaire de les déboiser complètement quand la pression pastorale est modeste. Par la suite, les éleveurs continuent de rabaisser la limite de la forêt par incendie, cravatage, coupe, etc., multipliant les faciès de forêts clairsemées et pastoralisées de pins, sapin et hêtre et créant ainsi de véritables «estives forestières», dans des étages biologiques où la flore pastorale est très riche.

L'usage pastoral traditionnel transforme donc la forêt d'une façon générale, notamment en termes de physionomie et de répartition spécifique, mais

ne la détruit vraiment que dans certains secteurs bien précis où la pression est très forte. À partir du bas Moyen Âge et surtout de l'époque moderne, divers usages commerciaux, pour servir à l'approvisionnement des marchés locaux ou extérieurs, se superposent et deviennent de plus en plus importants : bois d'œuvre, bois de feu, et charbon de bois pour l'industrie. C'est à ce moment que diminuent et quasiment disparaissent les sapinières, et que se généralisent les faciès de taillis de hêtre, et les peuplements d'arbres têtards : chênes ou hêtres, mais aussi châtaigniers biens sûr, merisiers, tilleuls, peupliers noirs ; la forêt pastorale devient alors une forme collective du bocage privé qui se développe au même moment, surtout à base de frêne mais en utilisant aussi les espèces sylvestres.

En dépit de cette longue histoire d'exploitations multiples, la compatibilité entre un pastoralisme intensif et le maintien de vastes espaces boisés est prouvée par les taux de boisement élevés de la plupart des grandes vallées pastorales pyrénéennes, notamment dans la moitié ouest : la Cize, la Soule, les vallées d'Aspe et d'Ossau, les vallées de Roncal et de Broto sur le versant sud, la Barousse ont toutes des recouvrements forestiers supérieurs à 50 pour cent. Les faciès de forêts pastorales y abondent, aussi bien en altitude que près des villages, même si les anciens paysages sylvopastoraux ont été pour la plupart brouillés par la croissance de la forêt au xx^e siècle. Dans la moitié est, le déboisement est souvent plus important, surtout en raison de l'ancienneté et du poids des exploitations proto-industrielles (métallurgie) ; mais des vallées pastorales comme l'Andorre conservent encore de belles forêts, ainsi que la haute vallée de l'Aude (Donezan, Capcir).

***De la «forêt dégradée» à la «forêt patrimoine» :
l'exemple de la sapinière de Campuls, en forêt domaniale
de Bethmale (Ariège)***

Un nouvel enjeu environnemental : les «forêts non-exploitées»

Au cours des dernières décennies, une attention particulière a été portée aux peuplements forestiers pouvant présenter encore de nos jours des caractères «naturels», peuplements fort rares dans nos pays de vieilles civilisations rurales et d'intenses exploitations forestières à l'échelle historique. Seules quelques forêts reculées, en Europe centrale ou orientale, pouvaient prétendre à ce statut de «forêt naturelle», «climacique». Faute de véritables peuplement vierges, les recherches se sont dirigées sur les peuplements qualifiés de sub- ou semi-naturels, car considérés comme peu influencés par l'homme ou bien abandonnés depuis plusieurs décennies ou plusieurs siècles. Les principaux critères de définition de ces peuplements peuvent se résumer comme suit : une grande hétérogénéité structurale liée à la dynamique sylvigénétique ; une biomasse vivante importante, avec beaucoup d'individus matures, mais aussi une forte nécromasse ; une régime de perturbation lié à l'activité biologique (maladies, parasites, herbivores) et physique (vents, neige, glissements de terrain) qui

provoque une régénération par chablis et trouées. Les cycles de régénération de cette forêt sont longs, pluriséculaires, passant par des phases de croissance, sénescence et rajeunissement. Tous ces caractères se rapprochent du fonctionnement des forêts naturelles en milieu tempéré¹².

Les premières études sur le sujet dans les Pyrénées ont été menées en 1987-1988 dans la vallée d'Ossau (massif de Sesques) (Gonin, 1988); dans les Alpes, le CEMAGREF a commencé un programme d'étude à partir de 1993 dans divers sites de la chaîne. Puis, en 1998, un programme pyrénéen a été lancé dans le cadre d'un appel d'offres du GIP-ECOFOR sur «La dynamique des écosystèmes forestiers de montagne, comparaison de forêts exploitées et semi-naturelles¹³»; le site d'étude, qui devait posséder sur des espaces très proches des peuplements exploités et non-exploités comparables et assez vastes pour permettre les recherches, a été choisi dans la forêt de Bethmale : le bois de Mont Ner (sapinière exploitée) et le bois de Campuls (sapinière non-exploitée).

Auparavant, ce programme avait été précédé par un inventaire des forêts subnaturelles à l'échelle de la chaîne pyrénéenne qu'il est intéressant d'analyser¹⁴. Pour définir une forêt non-exploitée, il avait été fixé une limite de cinquante ans sans exploitation sylvicole attestée, ce qui est minimaliste, mais il est évident qu'une limite plus large (cent ans ou plus) n'aurait probablement pas permis d'avoir un seul peuplement correspondant à la définition dans toutes les Pyrénées... Trente forêts ou ensembles de parcelles forestières ont été visités pour évaluer leur intérêt dans la perspective d'une étude, du Pays basque au confluent; le choix des sites peut être contesté, car un assez grand nombre de forêts pouvant relever du type «subnaturel» n'y figurent pas, mais globalement il correspond à un échantillonnage représentatif. Et c'est en cela que l'inventaire est intéressant, car la grande majorité des forêts présentées sont en fait des forêts pastorales typiques : peuplements d'altitude, en bordure d'estive, troués de clairières ou bien enclavés dans les pâturages. Cela ne doit pas surprendre : par définition, les forêts délaissées par les forestiers et non exploitées au moins dans la période contemporaine sont soit des forêts difficiles d'accès, en haute montagne, et de ce fait non rentables pour la sylviculture, soit des peuplements jalousement gardés par les communautés pour leurs usages et qui ont été abandonnés par l'administration. Dans tous les cas, il y a bien eu une exploitation, mais uniquement sylvopastorale (pâturage, panage des porcs, prélèvement de bois de feu ou pour le charbonnage, etc.), qui était d'ailleurs souvent mentionnée dans l'inventaire de 1996. De plus il est évident que la connaissance de l'histoire (même très récente) des forêts est souvent mal documentée (surtout dans les zones délaissées par l'administration forestière et donc pauvres en archives) et que leur exploitation peut avoir été beau-

12. J.-M. Walter, «Bref aperçu du statut...les d'Europe», *Revue forestière française*, 1991, 43, numéro spécial, p. 174-183.

13. Y participaient l'ONF (section technique interrégionale Sud-Ouest), le CEMAGREF (Grenoble), le laboratoire d'écologie terrestre de l'université Paul-Sabatier, le laboratoire GEODE de l'université Toulouse-Le Mirail.

14. C. Ponthus, *Inventaire des forêts subnaturelles des Pyrénées françaises*, mémoire 3^e année ENSAT, 1996.

coup plus importante que ce que l'on croit : il est fréquent de trouver des traces de tronçonneuse dans des forêts dites «subnaturelles»...

Quoi qu'il en soit, de nombreux peuplements aujourd'hui réellement «non exploités» au niveau sylvicole, et qui sont considérés comme très intéressants au niveau biologique (car il se rapprochent dans leur physionomie et le fonctionnement actuels du modèle des forêts subnaturelles), ont en fait un passé très ancien d'exploitation sylvopastorale. Un certain nombre d'entre eux ont d'ores et déjà été inclus dans des aires protégées (parc national, réserves naturelles, réserves biologiques domaniales, etc.). On assiste donc à un renversement paradoxal : ce sont les forêts qui ont été les moins gérées, qui ont été laissées en libre usage aux communautés montagnardes et qui de ce fait étaient considérées il y a encore peu de temps comme «dégradées», sans valeur, qui deviennent aujourd'hui des patrimoines biologiques, des refuges de la biodiversité.

Le sapin, une essence rare dans le Couserans

Le bois de Campuls, dont il va être question ici, est une sapinière; or le sapin est une essence peu répandue dans l'ensemble du Couserans, où l'on ne le rencontre que dans des situations reculées; il est très dispersé dans le haut Salat (Aulus, Ustou, forêts de Balmiou et de Candail à Massat), et un peu plus répandu dans le Castillonais, mais confiné dans les hautes vallées (Bethmale; bois de l'Izard; Ribérot de Bordes; sapinière de St Lary en Ballongue); le bois de Mont Ner et celui de Campuls sont les seules sapinières de la forêt de Bethmale et constituent des peuplements relativement importants à l'échelle du Couserans (dans les 150 ha). On sait que, au moins au XVI^e et au début du XVII^e siècle, l'exploitation du sapin et son transport par flottage jusqu'à la Garonne ont été des activités importantes dans tout le Couserans, vraisemblablement en provenance des vallées du Lez pour l'essentiel (Ballongue, Biros et Bethmale), mais peut-être aussi du haut Salat (Seix, Ustou, Aulus) ou de l'Arac (Massat, Le Port), où des sapinières étendues sont attestées au Moyen Âge par les archives, la palynologie et l'anthracologie; Saint-Girons tirait des revenus importants des taxes sur le flottage du bois d'œuvre sur le Salat. Le bois descendait le Salat et ses affluents par flottage à bûches perdues ou sous forme de petits radeaux, et de grand radeaux étaient ensuite assemblés à destination de Toulouse.

Cette activité laisse supposer, en l'absence de documentation plus précise retrouvée jusqu'à ce jour, que des sapinières importantes ont subsisté jusqu'au début du XVII^e siècle; mais elles ont très vite disparu, car lors de la Réformation et de ses visites en 1667, si de Froidour fait encore état d'un petit commerce du sapin, l'essence est déjà qualifiée de rare et limitée à quelques fonds de vallées inaccessibles. Ailleurs, notamment en haute Ariège, la constitution des réserves (*débès*, *bédats*) l'a conservée à basse altitude près des villages, en situation d'accès facile. Il faut noter que les sapinières de Bethmale correspondent plutôt à ce dernier cas de figure. Par ailleurs, le commerce du bois évolue du XVII^e au XIX^e siècle : le charbon de bois prend de plus en plus d'importance pendant cette période, au fur et à mesure du déve-

lancement des forges en Couserans et de la diminution des ressources forestières tant en haute Ariège que dans le haut Salat. Le charbonnage des forêts, qui n'était attesté aux XVI^e-XVII^e siècles, en Castillonnais, que dans les massifs de Paloumère-Estelas (pour approvisionner les forges du Comminges), se généralise au XVIII^e siècle dans toutes les vallées. Il représente alors la seule valorisation commerciale possible des peuplements de hêtres et se pratique aussi dans les sapinières. Les traces de charbonnage que l'on retrouve dans les forêts des hautes vallées sont à relier pour l'essentiel avec cette période. En résumé, on peut dire que la plupart des sapinières du Couserans, et notamment celles de Bethmale ont eu, du XVII^e au XX^e siècle, un mode d'exploitation essentiellement usager et communautaire.

Le bois de Campuls : une «sapinière dégradée exemplaire»

La forêt de Campuls est aujourd'hui un peuplement composé pour l'essentiel de sapin, localisé entre 1350 et 1750 mètres d'altitude au fond de la vallée d'Étruc, parallèle à la vallée principale de Bethmale (carte 1); les pentes y sont très fortes (30 à 40°) et rocheuses. Le peuplement est mélangé de vieilles cépées et têtards de hêtres dans les pentes basses de la partie nord, en sapinière pure et vieillie dans la zone centrale abrupte, tandis que la partie sud, au contact des pâturages, est une sapinière clairsemée et en voie de recolonisation; l'ensemble couvre une superficie d'une trentaine d'hectares. Sur le versant lui faisant face à l'est, se trouve la sapinière de Montner, d'une superficie d'une centaine d'hectares, qui constitue la sapinière de réserve de Bethmale dès le XVII^e siècle.

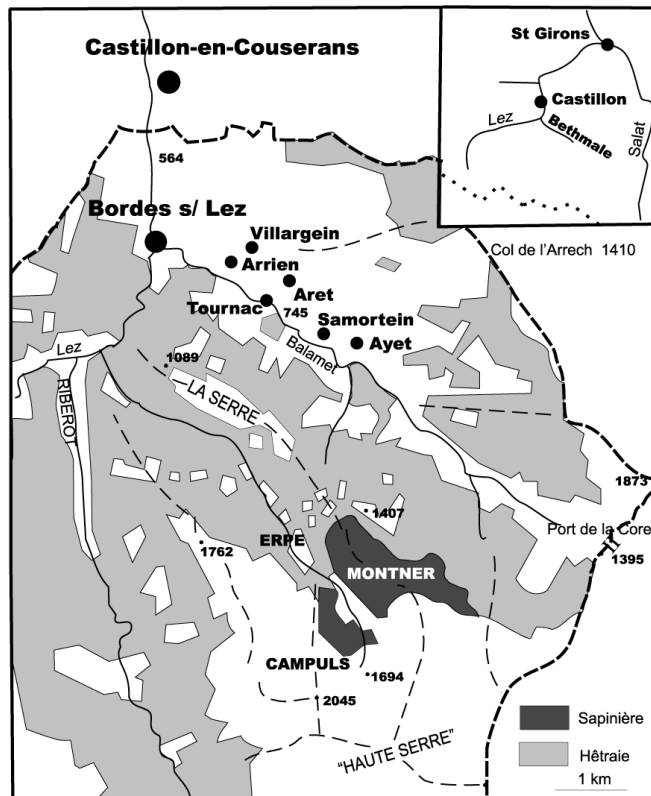
Les sources historiques anciennes sur la forêt sont assez peu abondantes dans la vallée de Bethmale, mais on dispose cependant d'une fort belle carte de la Réformation de 1669, légendée, qui permet une interprétation de la forêt¹⁵. Le bois de Campuls n'est pas nommé mais il est représenté dans une localisation et des limites similaires à celles d'aujourd'hui, et décrit comme «planté de vieux et méchants sapins clairsemés sans presque aucune jeunesse, le fonds étant ruiné». Le bois de Montner est présenté comme «Le triage de Laouede qui contient [...] quatre à cinq cent arpens [...] bien plantés de sapins [...] âgés de 4, 5, 20 jusqu'à quatre-vingts ans, il y a des abatis par les villa-geois et aussi bonne partie de bien venans.» Un moulin à scie est mentionné dans la vallée en contrebas, à Erpe. Les usages de la sapinière semblent limités dès cette époque aux besoins de la vallée; au XVIII^e siècle, le charbonnage est mentionné comme la seule exploitation commerciale des bois.

Au début du XIX^e siècle, le charbon est toujours mentionné comme la seule valorisation du bois, et les sapinières sont qualifiées de dégradées; une sapinière que l'on peut reconnaître comme celle de Campuls est décrite comme «extraordinairement dévastée par les usagers». Il faut attendre la fin du siècle pour avoir des informations plus précises; dans le projet de périmètre RTM du Salat, en 1885¹⁶, les peuplements de sapinières du mont Ner sont décrits comme «futaie assez complète, peuplement bien venant de sapins âgés de

15. Arch. dép. Haute-Garonne, série B, Réformation de Comminges, 0-3.

16. Arch. dép. Haute-Garonne, P3530/22.

150 ans»; Campuls est en amont un «peuplement très clairié formé de sapins assez bien venants âgés de 150 ans», et dans sa partie basse un «taillis de hêtre assez complet et bien venant âgé de 30 ans». Cette description est beaucoup moins pessimiste que la précédente; on peut soit considérer que la description du début du siècle était catastrophiste, soit que la forêt s'est reconstituée en soixante-dix ans; dans les deux cas, l'état de Campuls à la fin du XIX^e siècle est celui d'une sapinière vieillie, avec une partie très pastoralisée en zone basse, que l'on peut encore discerner aujourd'hui. Tout au long de la première moitié du XX^e siècle, on trouve la trace de petites exploitations de bois dans la forêt de Campuls (chablis et coupes pour quelques centaines de mètre cubes); la phase la plus importante correspond à des exploitations réalisées par la SNCF entre 1947 et 1950, qui représentent une quantité approximative de 400 sapins et 300 hêtres¹⁷.



Carte 1 – Localisation des sapinières de la vallée de Bethmale (Ariège) : Montner (forêt exploitée), Campuls (forêt non exploitée).

17. Arch. dép. Ariège, 282W61.

Même peu touchée, la forêt a donc été quand même connue une exploitation sylvicole jusqu'à une date récente et elle en porte la marque (traces de tronçonneuses), surtout dans la partie nord, la plus accessible. Par contre, les usages pastoraux sont difficiles à connaître. Les premières photographies aériennes, en 1942, montrent une forêt beaucoup plus clairsemée qu'aujourd'hui, même dans les parties les plus abruptes et peu susceptibles d'une forte pastoralisation. Faut de témoins encore vivants et d'archives explicites, il semble illusoire de vouloir reconstituer la réalité des usages dans ce boisement très particulier, qui n'a jamais intéressé les forestiers ni provoqué un conflit qui aurait suscité une production documentaire; on doit se borner à une interprétation régressive du peuplement actuel pour déduire son utilisation passée.

De fait, il apparaît évident, à l'examen de cette physionomie et de l'organisation du peuplement, que toute la partie basse a été pastoralisée : l'abondance du hêtre, qui est totalement dominé par la régénération du sapin aujourd'hui, la physionomie évoquant une forêt claire aujourd'hui en cours de densification, avec formes de taillis et d'arbres têtards vieillissés, en sont les preuves. La partie haute de la forêt doit être également considérée comme un ancien peuplement pastoral : toute la zone au contact de l'estive est un peuplement très clairsemé de vieux sapins, actuellement en phase de régénération active dans un pâturage dégradé en lande à rhododendron. Seule la partie centrale, sur fortes pentes et en sapinière très âgée, semble avoir échappé au troupeau. Mais d'une façon générale, la situation de la forêt dans le cirque de Campuls en fait un isolat sylvopastoral : la forêt se trouve sur le chemin de la montée aux estives du Valier (la « montagne de Hauteserre » des textes anciens), à proximité des granges et prairies de La Serre et d'Erpe, qui sont déjà indiquées en 1669. Le bois est encadré en aval par la jasse de Campuls, en amont au sud par les pâturages d'Ayès et à l'ouest par les pâturages du vallon de la Lée, où se trouvaient chaque fois des cabanes. Le troupeau a dû y pénétrer en permanence, quelles que soient les interdictions, et les bergers ont dû s'y fournir en bois de chauffe pour la fabrication du fromage. Le bois de Campuls apparaît donc comme un exemple de sapinière pastoralisée, type de peuplement mal connu dans les Pyrénées où l'on associe le sapin surtout avec l'exploitation de bois d'œuvre; en fait, ces sapinières ne sont pas si rares, et des inventaires en cours en montrent de nombreux exemples, en particulier dans les Pyrénées centrales (vallées d'Aure, de l'Adour, du gave de Pau); le problème est que l'association du sapin avec le troupeau n'est pas habituelle dans la perception commune, et que des formations sylvopastorales vieillies ont été souvent interprétées comme des phénomènes de lisières supérieures... «subnaturelles».

Conclusion

Nous avons aujourd'hui le cas assez exemplaire d'une forêt qui était considérée comme «dégradée», «ruinée», au XVII^e et XIX^e siècle, qui n'a guère connu qu'un usage sylvopastoral jusqu'à une date récente, et qui est mainte-

nant considérée comme une richesse environnementale. Les études biologiques dans la forêt de Campuls ont mis en évidence une biodiversité supérieure à celle de la forêt régulièrement exploitée du Montner : l'ouverture de la forêt, la multiplication des strates et des mosaïques de végétation, la présence d'arbres vieux et morts entraînent une plus grande diversité floristique et faunistique à tous les niveaux de l'écosystème. En fait ces caractéristiques écologiques sont typiques des forêts pastorales qui ne connaissent pas l'intervention du forestier : les arbres vieillissent, les bois morts et chablis ne sont pas enlevés, le passage du troupeau favorise la création de clairières et la propagation de la strate herbacée dans le boisement... La plupart des forêts pastorales ne sont plus actives aujourd'hui, et on doit donc considérer que les peuplements comme Campuls sont des patrimoines historico-environnementaux, dont la durée de persistance est inconnue pour l'instant. Cependant, le sylvopastoralisme n'est pas pour autant un phénomène archéologique dans les Pyrénées, et il existe encore des zones où la pression du troupeau en forêt est forte et où le pâturage de clairière est indispensable; ces pratiques très anciennes d'activation des ressources y sont encore vivantes, et elles contribuent à la construction ou au maintien de paysages sylvopastoraux originaux, et sont garantes de la perpétuation de patrimoines environnementaux durables, élaborés depuis des millénaires.

Bibliographie

- BONNASSIE, P., *La Catalogne au tournant de l'an mil*, Paris, Albin Michel, 1990.
- CARBIENER, D., *Les arbres qui cachent la forêt. La gestion forestière à l'épreuve de l'écologie*, Aix-en-Provence, Edisud, 1995.
- CAVAILLES, H., *La vie pastorale et agricole dans les Pyrénées des Gaves, de l'Adour et des Nestes*, Paris, A. Colin, 1930.
- CHEVALIER, M., *La vie humaine dans les Pyrénées ariégeoises*, Tarascon, Résonances, 1980.
- DAVASSE, B., *Forêts, charbonniers et paysans dans les Pyrénées de l'Est, du Moyen Âge à nos jours*, Toulouse, GEODE, 2000.
- DAVITE, C., MORENO, D., «Des "saltus" aux "alpes" dans les Apennins du Nord (Italie), une hypothèse sur la phase du haut Moyen Âge (560-680) dans le diagramme pollinique du site de Prato Spilla», dans *L'homme et la nature au Moyen Âge : paléoenvironnement des sociétés occidentales*. V^e Congrès international d'archéologie médiévale (Grenoble, 6-9 octobre 1993), Paris, Errance, 1995.
- GALOP, D., *La forêt, l'homme et le troupeau. 6000 ans d'anthropisation des Pyrénées de la Garonne à la Méditerranée. Contribution palynologique à l'histoire de l'environnement*, Toulouse, GEODE, 1998.
- GONIN, P., *Contribution à l'étude de l'évolution des forêts non-exploitées dans les Pyrénées*, Association Forêts pyrénéennes, 1988.
- IZARD, V., *Les montagnes du fer. Éco-histoire de la métallurgie et des forêts dans les Pyrénées méditerranéennes (de l'Antiquité à nos jours)*, thèse, Université Toulouse-Le Mirail, 1999, 2 t.

- LEFEBVRE, Th., *Les modes de vie dans les Pyrénées atlantiques orientales*, Paris, Colin, 1933.
- MÉTAILIÉ, J.-P., «La forêt du village et la forêt charbonnée. La mise en place des paysages forestiers dans la chaîne pyrénéenne», dans *L'uomo e la foresta, secc. XIII-XVIII*. Istituto Datini, Atti della 20^e settimana di studi, Prato, 8-13 mai 1995, Florence, Le Monnier, 1996, p. 397-422.
- MÉTAILIÉ, J.-P., «Les chênaies des montagnes pyrénéo-cantabriques, un élément forestier du système agro-pastoral», *Revue géogr. Pyrénées Sud-Ouest*, 1986, 57 (3), p. 313-324.
- MÉTAILIÉ, J.-P., «La forêt paysanne dans les Pyrénées centrales», *Revue géogr. Pyrénées Sud-Ouest*, 1984, 55, (2), p. 231-238.
- MORENO, D., POGGI, G., «Storia delle risorse boschive nelle montagne mediterranee : modelli di interpretazione per le produzioni foraggere in regime consuetudinario», dans *L'uomo e la foresta, secc. XIII-XVIII*. Istituto Datini, Atti della 20^e settimana di studi, Prato, 8-13 mai 1995, ed. S. Cavaciocchi, Florence, Le Monnier, 1996, p. 635-653.
- MORENO, D., RAGGIO, O., «The making and fall of an intensive pastoral land use system in the eastern Liguria (XVI-XIXth c.)», dans *The archeology of pastoralism in southern Europe. Rivista di studi liguri*, LVI, 1990, p. 193-217.
- POINTEREAU, Ph., BAZILE, D., *Arbres des champs. Haies, alignements, prés-vergers ou l'art du bocage*, Toulouse, Solagro, 1995.
- PONTHUS, C., *Inventaire des forêts subnaturelles des Pyrénées françaises*. Mémoire 3^e année ENSAT, ONF-STI Sud-Ouest, 1996, 2 t.
- RACKHAM, O., «Forest history of countries without much forest : questions of conservation and savanna», dans *L'uomo e la foresta, secc. XIII-XVIII*. Istituto Datini, Atti della 20^e settimana di studi, Prato, 8-13 mai 1995, ed. S. Cavaciocchi, Florence, Le Monnier, 1996, p. 297-326.
- READ, H. J. (ed.), *Pollard and veteran tree management*. Proceedings of the meeting of Epping forest, 1993. Londres, 1996.
- WALTER, J.-M., «Bref aperçu du statut et de la dynamique des forêts anciennes naturelles et subnaturelles d'Europe», *Revue forestière française*, 1991, 43, numéro spécial, p. 174-183.